

Brèves littéraires

Brèves

Le père friable

Bruno Vallée

Number 75, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallée, B. (2007). Le père friable. *Brèves littéraires*, (75), 49–52.

Le père friable

Mon père a quatre-vingt-trois ans. Depuis quelques mois, son état ne cesse de se détériorer. Ses forces l'abandonnent. Il vit sans doute sa dernière année. Ses derniers milles, comme on dit.

Je n'oublierai jamais le jour où il a quitté la maison familiale pour l'hospice. Et l'embarras de ma mère, quand elle m'a annoncé la pénible nouvelle. Elle avait fait une demande pour *placer* mon père. Mais, étant donné les listes d'attente, elle ne pouvait pas imaginer que ça irait si vite. Pauvre mère, comment lui en vouloir ? Pour elle, c'était une véritable libération. Ses premiers instants d'indépendance depuis cinquante ans... Ma mère n'en pouvait plus de soigner mon père. De se plier à ses moindres caprices. De le servir, en somme. L'impression d'être *envahie* par tous ceux qui passaient quotidiennement lui donner un coup de main, y compris ses propres enfants, ajoutait même à sa fatigue.

Au moment où mon père voyait ainsi basculer son existence, le reste du monde s'inquiétait de l'état de santé d'un autre vieillard, illustre celui-là... Dans les journaux, en effet, on ne parlait que de l'extrême faiblesse du pape Jean-Paul II. Et l'on évoquait sa mort imminente. Il y avait quelque chose d'étrange, et de terrible, dans ces deux décrépitudes simultanées. Quand je voyais le chef de l'Église catholique, à la télévision, j'avais l'impression de voir mon père, tendant la main pour saluer la foule romaine. Quand je visitais mon père, je retrouvais l'ombre du pape, tremblant sous un visage familial. C'était finalement le même essoufflement, les mêmes grimaces, le même déclin à l'œuvre dans deux corps nés avec la Grande Guerre. Tous deux s'effaçaient lentement, tombant dans cette extrême vulnérabilité dont la société n'apprécie guère le spectacle. Sauf pour s'apitoyer, assez hypocritement. Et je me

demande encore si le pontife polonais a traversé lui aussi ces épisodes de colère et de fatalisme qui ponctuent désormais les vieux jours de mon père.

Pour papa, je suis le visiteur du dimanche soir. Le dernier de la semaine, en quelque sorte. Cette visite hebdomadaire est devenue une habitude empreinte de tristesse. Parfois, j'entre dans sa chambre au moment où l'une de mes sœurs s'y trouve encore. Car le dimanche est une grosse journée. Au moins, je peux me réjouir d'être reconnu. À l'hospice, tous les visiteurs n'ont pas cette chance. Certains deviennent bien malgré eux des *étranges*, des personnages énigmatiques que des vieillards retombés en enfance considèrent avec crainte ou dédain, ne reconnaissant plus ces visages hier si familiers. Dans cet hôpital perdu en banlieue, les jours de tous les pensionnaires sont comptés. Cependant, quel étrange temps ralenti, comme revenu de tout ! Les moindres gestes semblent se prolonger à l'infini, avec un doux avant-goût d'éternité...

L'homme – dont je suis le seul fils – occupe une chambre confortable, offrant une vue magnifique sur le fleuve, l'île d'Orléans et les hauteurs de Lévis. Mais il n'a plus la tête à la contemplation. Ses dernières énergies sont consacrées à durer, à prolonger ce mince filet de vie qui va bientôt tarir. Autrement, sa volonté semble tout occupée à haïr l'existence, le monde et le temps. Mon père est malheureux. Ses heures de veille lui pèsent si lourd sur le cœur qu'il les passe à maudire l'hôpital et les infirmières. Sa rage éclate soudain, dans des sautes d'humeur ponctuées de blasphèmes et d'insanités. Il crie que sa femme s'est débarrassée de lui, qu'il va vendre la maison, que l'hospice est un trou. De véritables séismes. Mais ces brefs moments de rébellion l'épuisent et le laissent ensuite pantelant, désespéré. C'est pitoyable. On ne saurait constater plus crûment que l'image de sérénité souvent accolée à la vieillesse est une fable, un sinistre cliché ! Faut-il plaindre ces vieillards dont la peur de la mort éclate au grand jour ? Il n'y a rien de plus affreux, certainement, que de se voir perdre tout empire sur soi-même.

Les semaines passent, je vois mon père s'étioiler, sombrer lentement dans la torpeur. Comme une étoile consumant ses dernières énergies, le souffle paternel ne semble aspirer qu'à retourner à

l'informe, au chaos initial. Son corps encombre. On ne sait plus quoi en faire. Mon père lui-même le sait moins que quiconque. On l'a sanglé à son fauteuil roulant, tel un aviateur. Pour le protéger de sa propre faiblesse, pour l'empêcher de s'écrouler. Les ravages de la maladie de Parkinson... À l'exception de ses fameuses colères, de ses torrents blasphématoires, le vieil homme ne parle plus beaucoup. Sauf pour évoquer devant moi, avec une curieuse bonhomie, des souvenirs lointains. On dirait qu'il traverse, chaque jour, tous les âges de la vie. Ultimes bons moments... Sa mémoire devient une sorte de magma : on y assiste parfois à d'heureux cataclysmes où les couches géologiques les plus anciennes remontent à la surface.

La vérité, c'est que mon père n'est déjà plus tout à fait là. Et pourtant, *il y est aussi plus que jamais, par cette présence physique presque minérale, propre au grand âge.* Il s'enfonce dans le néant. C'est palpable. Dans ses pensées, pas de place pour le plus simple espoir. Rien que l'amertume, la déception rentrée de celui qui se sait rendu au bout de son temps, trop tôt, toujours trop tôt. Pour le reste, c'est toute la misère du retour à la petite enfance : car il faut nourrir mon père, lui donner la becquée. Le laver, aussi, et le *changer* comme un bébé. Voilà bien de quoi l'accabler davantage. Pauvre vieil ours ! Il est devenu un bambin maussade, incapable d'exercer la moindre activité. Lui qui s'était enorgueilli, toute son existence, de son ardeur au travail. On peut imaginer son désarroi. Dorénavant, la vie se résume, pour lui, à cette insurmontable humiliation : l'invalidité...

Je regarde mon père. Et je pense, non sans émoi, à ce coup de rein, devrais-je dire ce coup de *rien*, dont je suis le résultat. C'est à la semence de cet homme-là que je dois mon existence... Ce qui me condamne à traîner son *nom*. Le patronyme, éternel fardeau des générations... Mon père n'est pas très porté sur les effusions, ni sur les paroles de tendresse. Entre lui et moi, il n'y a jamais eu beaucoup de phrases. Je ne m'en plains pas. Mais le nom fait foi de tout. Il ne me reste plus qu'à aspirer, tel un papillon, les derniers sucs de la mémoire paternelle. Son *être-au-monde*, en quelque sorte. Je n'ai pourtant aucun désir de continuité. Je veux simplement, désormais, témoigner de la souffrance de mon père. L'accompagner sur son chemin de croix. Sa mort prochaine devrait lui permettre d'échapper

à cette fausse immortalité que la technique médicale nous offrira peut-être sous peu : un siècle d'hébétude prolongée...

Après avoir lancé un « Salut, là ! » que mon père n'a pas entendu, car il s'est assoupi, je quitte sa chambre. J'éprouve, comme à chaque fois, un affreux mélange de tristesse, de honte et de soulagement.

Petit-bourgeois menant une existence confortable en banlieue, sans doute ne suis-je pas cet autre si touchant dont les belles âmes aiment chanter l'humanité... Et ça m'est bien égal. À quarante-sept ans, je commence à décliner. Ce sera bientôt le temps, pour moi aussi, de subir l'inexorable effritement. Un de ces jours, très éloigné j'espère, je quitterai ce monde.

Sans même avoir, à mon tour, procréé.